

Le viol, une variable du mal dans quelques romans camerounais

Rape, a variable of evil in some Cameroonian novels

Pierre Suzanne Eyenga Onana

Université de Yaoundé I, Yaoundé / Cameroun

eyenga_pierre@yahoo.fr

Résumé : Dans l’imaginaire féministe contemporain présent dans les œuvres de Francis Bebey, Evelyne Mpoudi Ngolle et Angéline Solange Bonono, violer la femme revient à néantiser son droit à l’existence, en remettant en cause son statut d’être humain nanti des droits inaliénables tels que fixés par un code social de bonne conduite. Dès lors, il devient intéressant de cerner les contours de l’acte de violer comme déclinaison du mal. Pourquoi contraindre une femme à entretenir avec vous un acte intime alors qu’elle n’y consent pas ? N’est-il pas opérant d’inférer que le viol traduit l’assujettissement de la femme dans une société phallocratique où sévit le mal puisque celle-ci n’est jamais sujette de son corps au point d’en disposer à sa guise ? Autrement dit, l’acte de violer ne témoigne-t-il pas que les biais androcentriques restent de mise dans un monde contemporain englué dans des batailles sexistes incessantes et qu’il convient de poursuivre le combat féministe aux fins de les exorciser ? Pour répondre à ces questions, la lecture de l’explicite et de l’implicite inspirée de la sociocritique de Pierre Barbéris nous sera d’un grand apport dans l’analyse des œuvres de ces trois auteurs africains.

Mots-clés : imaginaire féministe ; Francis Bebey ; Evelyne Mpoudi Ngolle ; Angéline Solange Bonono ; viol ; sociocritique.

Abstract: In the contemporary feminist imagination present in the works of Francis Bebey, Evelyne Mpoudi Ngolle and Angéline Solange Bonono, violating the woman is tantamount to denying her right to exist by questioning her status as a human being

with rights Inalienable as set out in a social code of good conduct. From then on, it becomes interesting to define the contours of the act of violating as the declination of the evil. Why force a woman to maintain an intimate act with you when she does not consent? Is it not an operation to infer that rape reflects the subjugation of woman in a phallocratic society where evil is rampant because it is never subject to its body to the point of disposing of it as it pleases ? In other words, does the act of rape not testify that the androcentric biases remain in a contemporary world engulfed in endless sexist battles and that it is appropriate to continue the feminist struggle to exorcise them? To answer these questions, reading the explicit and implicit inspired by the sociocritic of Pierre Barbéris will be of great help in the analysis of the works of these three African authors.

Keywords: feminist imagination; Francis Bebey; Evelyne Mpoudi Ngolle; Angéline Solange Bonono; rape; sociocriticism.

Recebido em: 5 de dezembro de 2016.

Aprovado em: 15 de maio de 2017.

Introduction

Geste par lequel une personne contraint l'autre à un acte sexuel au moyen de la force, par surprise, menace ou ruse, bref, sans le consentement de ce dernier, le viol constitue au XXI^{ème} siècle un crime dans la plupart des législations. D'après le *Code pénal* (belge) par exemple, est considéré comme crime de viol, tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit et par quelque moyen que ce soit, commis sur une personne qui n'y consent pas. Dans le même ordre d'idées, on dira qu'il n'y a pas consentement notamment lorsque l'acte a été imposé par violence, contrainte ou ruse, ou a été rendu possible en raison d'une infirmité ou d'une déficience physique ou mentale de la victime.

Dans l'imaginaire féministe contemporain présent dans les récits de Francis Bebey (1929-2001), Evelyne Mpoudi Ngolle (1953-) et d'Angéline Solange Bonono (1975-), le viol est considéré comme une occultation de la liberté féminine, une transgression affichée de la dignité de la femme. De ce point de vue, violer la femme s'assimile alors à néantiser son droit à l'existence, en remettant en cause son statut d'être humain nanti des droits inaliénables tels que fixés par un code social de bonne conduite. Ce code n'est autre que la Charte des droits

de l'homme,¹ laquelle dispose et prescrit le respect impératif des droits des êtres humains à leur naissance sans discrimination ni de sexe, ni de genre, ni de religion.

Dès lors, le questionnement ci-après devient intéressant aux fins de mieux cerner les contours de l'acte de violer appréhendé comme une déclinaison du mal. Pourquoi contraindre une femme à entretenir avec vous un acte intime alors qu'elle n'y consent pas ? N'est-il pas opérant d'inférer que le viol traduit l'assujettissement de la femme dans une société phallocratique où sévit le mal puisque celle-ci n'est jamais sujette de son corps au point d'en disposer à sa guise ? Autrement dit, l'acte de violer ne témoigne-t-il pas que les biais androcentriques restent de mise dans un monde contemporain englué dans des batailles sexistes incessantes et qu'il convient de poursuivre le combat féministe aux fins de les exorciser ?

Pour répondre à ces questions, la sociocritique de Pierre Barbéris nous sera d'un grand apport en ceci qu'elle « interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences, et formule l'hypothèse de l'inconscient du texte ».² Elle désigne, par ailleurs, « la lecture de l'historique, du social, de l'idéologique, du culturel dans cette configuration étrange qu'est le texte : il n'existerait pas sans le réel, et le réel à la limite, aurait existé sans lui ».³

Deux moments stratégiques sous-tendent cette démarche sociocritique telle que conceptualisée par Pierre Barbéris : la lecture de *l'explicite* et celle de *l'implicite*.

1 Le viol : approche explicite d'un mal social

Pour Pierre Barbéris, la lecture de l'explicite consiste à « traquer dans le texte ce qui [...] se trouve *dit* ou dénoté, ce qui travaille dans deux directions : relecture du texte et critique des non-lectures et de leurs raisons ».⁴ Dans cette première partie, on montre que le viol est un mal qui avilie le corps de la victime et vilipende la femme, catégorie du genre alors considérée comme « deuxième sexe »,⁵ c'est-à-dire le sexe dit faible.

¹ BARRET-KRIEGEL, Blandine. *Les Droits de l'homme et le droit naturel*.

² DUCHET. *Sociocritique*, p. 4.

³ BARBÉRIS. *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, p. 123.

⁴ DUCHET. *Sociocritique*, p. 140.

⁵ BEAUVOIR. *Le Deuxième Sexe*, p. 14.

1.1 Le viol, une modalisation du mal comme pratique pédophile

Variante du viol, la pédophilie se traduit par la violation des droits de l'enfant par un adulte bien conscient du mal qu'il cause par l'abjection de son acte sexuel à une gamine innocente. Alors qu'il a la lourde charge d'assurer la formation d'Edna, son élève de huit ans, l'instituteur Bunefo use de flatteries pour la violer un soir ainsi que le relate la jeune fille à sa grand-mère Mam dans *La Poupée ashanti* : « il m'a dit : tu es jolie, Edna, et je t'aime beaucoup. Viens avec moi, je vais te montrer chez moi ». ⁶ Si, d'une part, le style direct que convoque la jeune fille pour relater les faits tels qu'ils se sont déroulés illustre à première vue le souvenir resté gravé dans sa mémoire, à y regarder de près, il dévoile les stratégies patientes mises en œuvre par son maître pour la séduire sur la durée. Pour Mendo Ze, dans le style direct « l'énoncé est reproduit sous la forme exacte qu'il prend dans la parole ou dans la pensée. Le locuteur se substitue au narrateur ». ⁷ Dans le cas d'espèce, l'énoncé au style direct est annoncé par un terme introducteur, « dire », souligné par une incise, « il m'a dit », pour inscrire le fait narré dans une réalité imaginaire et susciter un effet de réel. De sorte que la figure du bourreau incarnée par Bunefo échappe à l'élève désormais corrompue par le cadeau reçu, puisque Edna n'en retient que le côté affable et débonnaire de son enseignant. Le ton nostalgique qu'elle adopte suite à la question que lui pose sa grand-mère quant à savoir si elle s'était rendue chez son maître, dévoile l'extrême naïveté de cette fille devant le grave malheur qui la guettait pourtant : « j'y suis allée, [...] plusieurs fois, surtout les après-midi où tu n'étais pas là [...], oh, il était gentil, et la première fois, il m'a donné des bonbons ». ⁸

La geste de l'instituteur s'assimile à bien y regarder à un détournement de mineur, car Edna n'a pas encore atteint l'âge de la maturité au moment où se déroulent les tristes événements de sa vie. Ce détournement prend de l'ampleur quand la jeune fille offre sa virginité à son maître en narrant l'acte de viol avec un courage déconcertant : « il m'a dit ... que... cela... fait toujours mal au début. Mais, après, ça va mieux ». ⁹ Les points de suspension qui ponctuent le discours de la jeune

⁶ BEBEY. *La Poupée ashanti*, p. 48.

⁷ MENDO ZE. *La Prose romanesque de Ferdinand Oyono* : essai de stylistique textuelle et d'analyse ethno-structurale, p. 158.

⁸ BEBEY. *La Poupée ashanti*, p. 48.

⁹ BEBEY. *La Poupée ashanti*, p. 49.

filles montrent à quel point elle est encore innocente, tant par euphémisme, elle n'ose pas prononcer de vive voix des mots jugés tabous en face de ses parents. La preuve en est d'ailleurs que bien que sa grand-mère fonde en larmes en se représentant certainement la gravité du mal commis sur sa petite-fille par l'instituteur, Edna peine à réaliser l'ampleur des dégâts subis :

Mam s'effondra dans un fauteuil et se mit à sangloter, Edna, debout, regardait et entendait tout cela sans très bien comprendre. Il est vrai qu'elle n'avait pas osé dire ce que M. Bunefo lui avait fait, mais en réalité, c'était surtout parce qu'on lui avait fait comprendre que ces choses ne se disent point. Quant à elle, elle ne savait pas qu'elle avait à proprement parler mal agi.¹⁰

Le mal subi par la fille étend ainsi ses tentacules jusque dans le psychisme de ses grands-parents. D'une part, il est psychologique du moment où il détruit définitivement les sentiments d'amitié que la famille d'Edna s'était crue en devoir de nouer avec l'instituteur Bunefo. D'ailleurs, si le narrateur omniscient ne pousse pas plus loin le récit des faits en montrant, par exemple, les conséquences du viol d'Edna sur la vie socio-professionnelle de son maître, il convient tout de même de souligner que le viol en tant que mal social génère d'autres maux et induit des crises encore plus graves à l'instar de l'abandon pur et simple de l'école par l'apprenante Edna, qui, sur le coup, quittera les bancs et deviendra aussitôt une apprentie vendeuse du marché, aux côtés de Mam sa grand-mère. Voilà pourquoi le narrateur souligne à grands traits que : « à partir de cet événement, Edna devint femme du marché, aux côtés de Mam qui ne voulut plus jamais se séparer de la fille de son sein, désormais destinée à la remplacer le cas échéant ».¹¹

1.2 Un lugubre et incestueux rituel : violer sa propre fille

L'acte de violer n'est pas innocent : il est toujours motivé par un enjeu précis. Si très souvent il traduit le désir vicieux du bourreau d'assouvir ses instincts libidineux auprès d'une victime non consentante, ce geste peut en outre être mû par des raisons maléfiques. Dans ce cas,

¹⁰ BEBEY. *La Poupée ashanti*, p. 50.

¹¹ BEBEY. *La Poupée ashanti*, p. 50.

le viol sert tout juste de tremplin au bourreau en vue de parvenir à des fins parfois inavouées. Telle est la situation lisible dans *Sous la cendre, le feu* d'Evelyne Mpoudi Ngolle. Dans ce récit, Djibril Mohammadou commet un inceste : il viole Fanny, sa fille adoptive, la première fille de sa femme, celle qu'il a pourtant élevée comme son propre enfant. Son acte criminel déteint sur la santé de sa femme qui devient confuse, tant elle avait toujours vu en cet homme un bon mari et père de famille. Dans la tradition africaine, la paternité ne saurait s'étendre ou se réduire au seul géniteur de l'enfant ; elle intègre aussi bien tous ceux qui l'élèvent. C'est en raison de cela que l'acte odieux posé par Djibril résume le drame intérieur que vit son épouse suite à la révélation par sa fille du forfait de son père : « tout mon problème est là : dans le contraste entre Djibril tel qu'il se montre aux autres et le Djibril réel que je pense être la seule à connaître. C'est ahurissant qu'un individu soit capable d'une telle duplicité ».¹²

Le mal qu'endurent Mina et sa fille provient de la même source destructrice de l'harmonie familiale. Ce mal se cristallise peu à peu dans la prise de conscience par Fanny de l'acte ignoble qu'elle avait négligemment posé avec son père. Mesurant l'ampleur de l'inceste commis, elle fond en larmes en se jetant dans les bras de sa génitrice. Au sujet de l'affront subi par Fanny au moment d'apprendre avec stupeur de sa mère qu'« on ne fait pas l'amour avec son père, ni avec son frère, ni avec aucun homme de la même famille que soi-même »,¹³ Mina raconte en effet qu'« elle tenait sa tête obstinément cachée dans les plis de ma jupe et ne voulait plus relever le visage ».¹⁴ La douleur de Fanny se lit au remords qui la traverse de part en part, lequel s'enracine dans l'auto-culpabilité née de la gravité de l'acte posé. Sa mère relate que : « elle a soutenu mon regard, les yeux luisant de larmes, et a déclaré d'une voix blanche : parce que ... papa l'a fait avec moi, un vendredi, quand j'étais avec lui à l'étude, je ... ».¹⁵ Au nom de la complicité qui lie la mère à sa fille, la douleur de la fille se transforme en un mal sensible, en une peine indicible pour la mère, si l'on en juge par les différents états d'âme déplorables dans lesquels elle se trouve par la suite innervée : « je

¹² MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 7.

¹³ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 196.

¹⁴ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 196.

¹⁵ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 196.

ne voulais pas croire à ce que mon esprit commençait à comprendre. Je ne pouvais pas accepter une monstruosité pareille. Mes mains, mon corps tout entier, tremblaient quand, au bout de quelques minutes, j'ai soulevé doucement la tête de Fanny ».¹⁶ Mina verse désormais dans un questionnement rhétorique, « question rhétorique ou question de style », ¹⁷ n'appelant pas de réponse, qu'elle formule à l'endroit du docteur psychiatre comme pour afficher son dépit. Il révèle la teneur d'une colère qui traduit le mal qu'elle ressent aux tréfonds de ses entrailles suite aux révélations de sa fille : « que vais-je faire maintenant, Docteur ? Dites-moi comment je peux regarder Djibril encore ? Vous l'auriez cru capable d'une telle chose ? ».¹⁸

En manifestant « un accès de colère incontrôlable », ¹⁹ notamment en cassant tout dans la clinique où elle se trouve internée, Mina exprime son ras-le-bol et traduit le dépit dans lequel elle baigne suite aux infidélités répétées de son père, et au viol de sa fille par son époux. Les trois points de suspension qui achèvent le propos qu'elle destine au docteur Lobé sont caractéristiques de l'immensité de la hargne qui l'anime : « ce n'est qu'un hypocrite, un salaud de la pire espèce, un ... ».²⁰

À bien y regarder, pourtant, le mal cruel que cause Djibril à sa famille nucléaire n'est pas sans motivation. Il est le fruit d'une grave manipulation. Il résulte notamment des conseils insidieux des frères musulmans du violeur qui, s'appuyant sur des traditions nordistes rétrogrades, l'entraînent dans les sentiers putrides de l'inconduite familiale notoire, c'est-à-dire vers une gestion calamiteuse et phallogratique de son foyer conjugal. C'est d'ailleurs ce qui explique pourquoi Mina cesse d'être pour son époux la belle fleur digne d'entretien, pour revêtir le diadème de l'épouse-esclave, celle qui est assimilée à un vulgaire objet qu'on utilise à sa guise sans jamais avoir l'idée de l'exhiber en public. Nourri des conseils de ses frères et cédant à leur influence sur sa relation de couple, Djibril abuse de sa fille sous le fallacieux prétexte de faire fructifier des affaires. Narratrice homo-autodiégétique, puisqu'elle est en même temps impliquée dans son propre récit en tant que personnage

¹⁶ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 196.

¹⁷ ROBRIEUX. *Rhétorique et argumentation*, p. 116.

¹⁸ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 197.

¹⁹ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 197.

²⁰ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 197.

principal, Mina, l'épouse désabusée, livre ainsi la teneur des atrocités endurées :

Un de ses frères, ces fameux frères dont j'avais déjà obtenu de Djibril la promesse qu'il arrêterait de les fréquenter, a amené Djibril à consulter un féticheur dans le but de faire fructifier ses affaires qui, d'après lui, ne marchaient pas encore aussi bien qu'il l'aurait souhaité.²¹

C'est donc à la suite de cette rencontre maléfique avec le voyant que le chef de famille Djibril consentira à remplir les conditionnalités à lui posées, comme l'affirme son épouse éplorée : « ce féticheur a promis à Djibril qu'il deviendrait très rapidement riche s'il acceptait de des soumettre à ses exigences : Djibril dut lui donner une somme de 100.000 francs, en plus, il devait coucher avec une fille impubère de sa famille ».²² Le viol commis revêt ainsi un enjeu pécuniaire en ceci que l'intentionnalité de Djibril n'est pas de faire du mal à sa fille, mais de l'utiliser comme moyen pour parvenir à des fins inavouées : s'enrichir illicitement, en sacrifiant l'honneur et la dignité culturels à l'aune des égoïsmes capitalistes.

2 L'implicite du paradigme viol

La grande capacité de la littérature repose sur le discours éthique qu'elle véhicule d'un texte à l'autre dans le sens de conjurer le mal subi par la gent féminine. Celui des écrivains féministes convie les agresseurs sexuels ancrés dans des pratiques sexuelles machistes, à laisser à la femme l'entière responsabilité et la pleine gestion de son corps, c'est-à-dire le soin d'en disposer à sa guise. Autrement dit, l'acte de violer, en tant que déclinaison des biais androcentriques, secrète une dose de malaise non sans remettre au jour les batailles sexistes incessantes dans lesquelles reste englué le monde contemporain. Parce qu'il porte atteinte aux corps des victimes, affecte profondément leur psychologie, les avilie et les réifie, ce mal mérite à l'urgence d'être conjuré par la femme elle-même pour qu'elle cesse d'être complice d'une auto-infériorisation préjudiciable à son sexe. En tant qu'obstacle substantiel à la quête de liberté féminine,

²¹ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 202.

²² MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 202.

le viol atteste alors que les femmes restent en proie aux vicissitudes de la société phallocratique et peinent à se frayer un chemin dans une cité problématique où des hommes sans foi leur dictent leur loi.

Pour P. Barbéris, la sociocritique s'opère « à partir d'une recherche et d'un effort tâtonnant et découvreur qui invente un nouveau langage, fait apparaître de nouveaux problèmes et pose de nouvelles questions ». ²³ L'implicite fait partie du discours neuf que génère l'approche sociocritique tant il s'attache à montrer qu'« un texte n'est pas fait que de choses en clair et qu'on n'avait pas pu ou voulu voir. Un texte est aussi une arcane qui dit le sociohistorique par ce qui ne peut que paraître qu'esthétique, spirituel ou moral ». ²⁴ On montrera les conséquences psychologiques de l'acte du viol sur les victimes et son impact dévastateur sur les rapports sociaux.

2.1 Le viol : pratique contre nature ou transgression des tabous ?

À la fois pratique contre nature et transgression des tabous, quand il ne résulte pas d'une négociation préalable entre partenaires, le viol s'exhibe comme une violation de la liberté sexuelle de la femme. Ses modalisations deviennent ainsi les contraintes physiques ou encore les violences perpétrées par l'un des deux partenaires à l'endroit de l'autre. Si tel était le cas, l'acte sexuel confondrait toute logique amoureuse et se définirait alors comme un acte contre nature, étant donné que l'amour en Afrique reste un sujet poignant qui suppose le respect de la pudeur et donc celui du corps des individus, notamment celui de la femme. Voilà en quoi le viol s'apparente à un geste tabou dans la culture africaine, un acte répréhensible puisqu'il est interdit de le poser sur la place publique. Mais l'agresseur sexuel lui, le fait. Dans de telles conditions, le viol exacerbe la réification du corps féminin, considéré comme sacré dans le monde noir. Le corps de la femme est donc sublimé quand il est cerné avec douceur et amour, dans les règles de l'art en tout cas, notamment dans le cadre d'une union conjugale consentie.

Dans *Fleur brisée*, de Francine Ngo Iboum, contrairement aux cas examinés *supra*, le viol résulte d'un acte de barbarie perpétré par un mâle en mal de sexe. La violence de l'acte pousse la romancière à l'évoquer de façon itérative aux pages 11, 39 et 40. La violence des mots convoqués restitue toute la gravité de l'acte, mettant en exergue le

²³ BARBÉRIS. *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, p. 124.

²⁴ BARBÉRIS. *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, p. 140.

souvenir atroce et l'humiliation de la victime : « si tu essayes de crier, je te tue ».²⁵ Généralement, pour se tirer d'affaire face à la hargne sexuelle inextinguible d'un bourreau, les victimes de viol ont recours à diverses stratégies. Le mensonge est celle adoptée par l'héroïne de Ngo Iboum qui dit être enceinte quand elle voit son bourreau lui parler de faire l'amour avec elle, sans son consentement : « ça tombe plutôt bien car cela signifie que tu es déjà expérimentée en matière de sexe alors je veux que tu te déshabilles et que nous fassions l'amour. Dépêche-toi ».²⁶ Le courroux de la victime naît de l'insensé qui structure en filigrane le discours du violeur. Pour lui, il s'agit tout juste d'un acte d'amour avec une inconnue non consentante, qu'il prétendrait donc aimer alors même qu'il s'apprête à en abuser de l'intimité. Le paradoxe caractéristique de cette situation gênante se lit dans les propos exclamatifs de la narratrice, au style direct parfois : « fassions l'amour ! Quelle horreur ! C'est ainsi que lui voyait la chose. Nous devons faire l'amour. Pour lui, c'était tout sauf un viol ».²⁷

Là réside toute la contradiction assortie à l'acte de violer en tant que mal social. Si cet acte traduit chez l'homme un motif d'orgueil sexiste, il alimente chez la femme les débats au sujet des regards essentialistes qui continuent à peser sur elle, l'étiquetant comme « un être né à genoux aux pieds de l'homme ».²⁸ Dans les romans analysés, c'est très souvent l'homme qui mène les opérations conduisant au viol de la femme, lequel suscite en elle un traumatisme obsédant.

2.2 Une déclinaison des biais androcentriques

L'androcentrisme est définie comme un « système idéologique prenant comme référent et norme l'être-humain masculin ».²⁹ Fortement basée sur la discrimination sexuelle, cette idéologie inopérante pour les humanistes contribue à l'exacerbation d'une vision essentialiste des rapports sociaux des sexes. D'après cette vision, le mâle, l'homme, est un être supérieur qui mérite d'être installé au sommet d'un piédestal, dictant sa loi à la femme, son éternelle subalterne. Voilà qui justifie

²⁵ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 11.

²⁶ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 11.

²⁷ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 11.

²⁸ BEYALA. *Lettre d'une africaine à ses sœurs occidentales*, p. 11.

²⁹ ORGANISATION INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE. *Egalité des sexes et développement* : concepts et terminologie, p. 21.

pourquoi, après son mariage avec ses nombreuses épouses dans le cadre des alliances arrangées, le polygame Crésus les sèvre de sa présence et les abandonne à la merci de ses chauffeurs rongés par le vice de la concupiscence, dans *Le Journal intime d'une épouse*, d'Angéline Solange Bonono. Sans pourtant l'avouer à ses femmes, il les livre à la hargne sexuelle de ces chauffeurs qui, usant parfois de violence, se chargeront de violer ses épouses les unes après les autres comme pour lui faire des enfants. Les paroles que Félicité destine à sa coépouse Esther sont révélatrices du mal qui mine le harem : « notre époux n'aura jamais le temps de faire des enfants. Les chauffeurs s'en chargent. Les chauffeurs sont ses mains, ses pieds et son phallus. Il a choisi d'être cocu sa vie durant ».³⁰ Il faut dire que l'époux est plus âgé que ses beaux-parents de sorte que ce sont d'autres adjuvants, notamment ses chauffeurs, qui s'occupent de ses problèmes de cœur, des dossiers sentimentaux de ses femmes. Le viol des dites femmes devient alors une institution au sein du harem, la règle d'or consistant à sacrifier l'intimité des nouvelles épouses à l'aune de la libido des chauffeurs : « c'est courant ici. Une des femmes de *Le Traquenard* qui n'est pas d'accord et le chauffeur la force... ».³¹

Mais comme on le sait avec Robrieux, le texte romanesque ne revêt tout son sens que lorsqu'on scrute les contours qu'il dessine en postulant un monde neuf. C'est dans cette perspective qu'il convient de dire que « l'énoncé, [est] en effet, indissociablement lié à des présupposés [et] à des implications, c'est-à-dire à des implicites situés en amont et en aval du discours, conditionnant l'intelligibilité de l'explicite et les conclusions qu'on peut en tirer ».³²

2.3 Écriture du viol et implicite : la quête du sens du mal en littérature

La littérature ne s'invente pas à partir de rien. Fille de l'Histoire ou du contexte qui l'a générée, elle s'inspire des faits sociaux dans une interaction dynamique. Voilà pourquoi Jean Dubois et Maurice Delacroix affirment que « si la formation sociale produit sa littérature, celle-ci produit du social selon des effets dont on ne mesure pas toujours l'importance ».³³ Par-delà la reproduction des événements observés,

³⁰ BONONO. *Le Journal intime d'une épouse*, p. 35.

³¹ BONONO. *Le Journal intime d'une épouse*, p. 34.

³² ROBRIEUX. *Rhétorique et argumentation*, p. 29.

³³ DUBOIS. *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*, p. 290.

l'écriture participe du processus de production de la littérature en tant que code textuel dont le décryptage dévoile un pan de la vision du monde du démiurge. De sorte que la littérature, comme le soutient Barthes, « n'est pas seulement mathésis (champs des savoirs), ni mimésis (technique de représentation du réel) ; elle est aussi sémiosis (espace verbal ouvert au jeu des signes) ». ³⁴ On peut donc convenir avec le poéticien français que la troisième force de la littérature, sa force proprement sémiotique, « c'est de jouer les signes plutôt que de les détruire ». ³⁵

Les stratégies d'écriture convoquées par les écrivaines féministes sont protéiformes, dont le décalage dans l'ordre du récit. Pour G. Genette,

Étudier l'ordre temporel d'un récit, c'est confondre l'ordre de disposition des événements ou segments temporels dans le discours narratif à l'ordre de succession de ces mêmes événements ou segments temporels dans l'histoire, en tant qu'il est explicitement indiqué par le récit lui-même, ou qu'on peut l'inférer de tel ou tel indice indirect. ³⁶

Sur la base de ce qui précède, il y a lieu d'avancer que la narration du mal subi par les femmes victimes du viol dans les récits étudiés se fait de façon rétrospective, selon le mode analeptique. Pour Genette, l'analepse décrit l'« évocation après-coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve ». ³⁷

Dans *Fleur brisée*, Ngo Iboum ressasse l'acte de viol qu'elle subit de ses bourreaux après que celui-ci s'est déroulé. D'ailleurs, les titres de ses chapitres illustrent à merveille la technique de la rétrospection adoptée. Ainsi, après le chapitre premier, « ma vie d'avant », ³⁸ le chapitre deux, « le jour où tout a basculé », ³⁹ revient avec force détail sur les travers d'un viol dont la seule évocation incommode la narratrice. Délirante et apeurée, elle se souvient des mots durs et secs du violeur lui signalant qu'ils sont huit bandits cachés. Elle a peur de tout le monde et endure un traumatisme psychologique du fait qu'elle ne veut pas faire savoir les raisons de sa pleutrerie ni aux voisins, ni à ses parents ; elle

³⁴ Barthes *apud* JOUVE. *La Littérature selon Barthes*, p. 91.

³⁵ Barthes *apud* JOUVE. *La Littérature selon Barthes*, p. 91.

³⁶ GENETTE. *Figures III*, p. 78-79.

³⁷ GENETTE. *Figures III*, p. 82.

³⁸ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 13.

³⁹ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 31.

demande à sa sœur d'aller jeter ses vêtements et chaussures le plus loin possible, car, dit-elle : « je ne voulais plus en voir une seule trace dans la chambre ». ⁴⁰ C'est donc une narratrice éplorée qui, au chapitre trois, raconte au destinataire ce qu'elle appréhende elle-même comme « la longée vers l'abîme » : ⁴¹

Toutefois, la douleur physique n'était rien comparée à la douleur morale que je ressentais [...] je comprenais qu'il y a des blessures qui ne se referment jamais. Leur profondeur est telle que même le temps auquel on attribue souvent le pouvoir de guérir les maux étale son impuissance face à elles ; je souffrais dans ma chair et dans mon âme. ⁴²

De même, la subversion du récit est l'apanage de Mpoudi Ngolle dans *Sous la cendre, le feu*. Son récit commence au milieu des événements, alors que l'héroïne Mina se trouve engluée dans une crise de folie. De sorte que tout le récit consistera tant pour le lecteur que pour la malade à remonter le temps, par le biais de la rétrospection, en vue de tirer au clair les événements psychologiques ayant conduit au drame de la narratrice. C'est pratiquement vers la fin du roman que l'histoire racontée retrouve son cours initial, notamment quand Mina déclare : « après, je me suis retrouvée ici, et j'y suis encore, Docteur, je n'en sortirai peut-être jamais ». ⁴³

L'intertextualité définit également l'un des traits d'écriture sollicités par les romanciers pour la narration du mal social qu'est le viol. Cette stratégie d'écriture renvoie au « processus constant et peut-être infini de transfert de matériaux textuels à l'intérieur de l'ensemble des discours ». ⁴⁴ L'analyse à ce niveau consiste alors à montrer que « tout texte peut se lire comme étant à la jonction d'autres énoncés, dans des liens que la lecture et l'analyse peuvent construire ou déconstruire à l'envi ». ⁴⁵

Au moyen de l'allusion et de la citation, Angéline Bonono met à l'index le mal que subit la femme au sein d'un foyer polygamique. Ayant pour corollaire le viol des épouses de Crésus par ses chauffeurs, ledit

⁴⁰ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 50.

⁴¹ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 55.

⁴² NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 54-56.

⁴³ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 191.

⁴⁴ ARON. *Le Dictionnaire du littéraire*, p. 317.

⁴⁵ ARON. *Le Dictionnaire du littéraire*, p. 317.

mal remet au goût du jour l'alliance prénatale ou le mariage arrangé à travers l'allusion au roman épistolaire *Une si longue lettre* de Mariama Bâ. L'héroïne Esther établit une stagnation dans l'évolution des mentalités au regard des traitements sexistes infligés aux filles et aux femmes : « ce roman a été publié en 1979 ! Ça n'a pas beaucoup changé. J'ai été saisie par la similitude des situations entre Binetou et moi [...] Binetou, et moi, avons été sacrifiées pour le bien-être de nos familles. Cette histoire m'a fait pleurer ».⁴⁶

S'agissant de la citation, celle du philosophe Friedrich Nietzsche qui ouvre le roman de Ngo Iboum résume à la perfection la vision du monde qui sous-tend son discours. Il s'agit d'une sorte de morale face à la question du mal, et notamment celle du viol dont elle expose la teneur dans son récit. L'écrivaine semble alors vouloir démontrer à l'entame de sa narration que : « ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ».⁴⁷ En d'autres termes, si le mal commis à la femme sous forme de viol ne lui ôte pas la vie, c'est sans doute parce qu'à un moment donné de sa vie, elle fait sienne le postulat qu'« on ne naît pas femme on le devient ».⁴⁸ Autrement dit, quoi qu'il lui arrive, la femme doit pouvoir être capable de relever la tête, et de trouver des solutions à ses problèmes. Ce n'est que de cette manière que la femme pourra se faire à l'idée que, malgré les avancées notables relevées de par le monde, il lui revient de lutter pour se sortir du joug phallogratique réifiant qui l'enserme. Calixthe Beyala traduit bien ce point de vue quand elle soutient que :

La domination masculine est encore présente de par le monde, même si elle s'est déguisée ; la machine phallogratique est dressée, parfaite. A nous [les femmes] de la démolir. Sans peur, sans culpabilité, mais sans agressivité, en réclamant nos droits sans honte de déplaire.⁴⁹

Une autre citation référant à l'intertexte biblique est évoquée dans *Le Journal intime d'une épouse* au sujet du mal commis par les uns aux autres. Il s'agit de l'extrait du livre de Sophonie, au chapitre 3 du verset 18 à 22. La romancière insère cet indice intertextuel dans son récit pour inviter la femme réifiée à la prière persévérante face aux écueils

⁴⁶ BONONO. *Le Journal intime d'une épouse*, p. 62.

⁴⁷ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 8.

⁴⁸ BEAUVOIR. *Le Deuxième sexe*, p. 13.

⁴⁹ BEYALA. *Lettre d'une africaine à ses sœurs occidentales*, p. 77.

qui entravent son épanouissement. Il s'agit d'un hymne à la témérité quand on se sent impuissant devant les épreuves de la vie. À ce sujet, le livre de Sophonie est révélateur du soutien que le Seigneur procure aux malheureux, à l'instar de la femme ostracisée et violée :

Je supprimerai le malheur dit le Seigneur. J'enlèverai la honte qui pèse sur vous. Voici le moment où je vais punir tous ceux qui vous ont opprimés. Je soignerai vos blessures. Je changerai en gloire et renommée le mépris que l'on vous témoigne. Je changerai votre sort.⁵⁰

2.4 Au-delà du mal, la postulation du bien par le vivre-ensemble

La littérature, pour Serge Doubrovsky, se définit comme « la somme des réponses possibles aux questions réelles que se pose un homme et à travers lui une époque, une civilisation et à la limite l'humanité ».⁵¹ À cet égard, elle participe par ses plaidoyers et ses discours militants dirigés contre le mal à l'émergence d'une société libre, débarrassée des écueils multiformes qui obèrent son éclosion. Le viol étant une transgression de l'ordre social qui dispose que la femme soit l'unique garante de son intimité, les démiurges féministes passés au crible de la sociocritique travaillent dans la perspective de conjurer ce mal par le biais des mots. Si pour elles, le mal qui se déploie sous la forme du viol cristallise une rupture volontaire des tabous sexuels dans une Afrique encore pudique, les conséquences dudit mal chez les victimes en illustrent l'ampleur et la teneur dans le monde contemporain. Autant croire que la solution audit mal pourrait susciter un monde neuf au sein duquel le vivre-ensemble s'affiche comme un code de conduite nouveau. Le vivre-ensemble dont il est question s'inscrit dans « l'impératif de la refondation de notre monde pour l'instauration d'une vie saine, digne de l'homme [et qui] nécessite le respect minimum de règles communes auxquelles chacun doit se soumettre ».⁵²

C'est sans doute pourquoi il serait inopérant pour la femme sexuellement abusée d'opposer au mal subi une forme quelconque de mal plus virulent à l'instar du meurtre. Faute de l'avoir compris dans *Le*

⁵⁰ BONONO. *Le Journal intime d'une épouse*, p. 78.

⁵¹ DOUBROVSKY. *Pourquoi la nouvelle critique* : critique et objectivité, p. XIII.

⁵² MVOGO. *Le Devoir de solidarité* : pour une éthique de l'être-ensemble, p. 65.

Journal intime d'une épouse, Sophie, la toute dernière épouse de Crésus, assassine Balthazar-Gaston, l'un des chauffeurs et agresseur sexuel les plus réguliers du harem de son patron de mari, après son ultime viol. La narratrice se souvient ainsi des faits : « Balthazar-Gaston a été trouvé mort chez Sophie [...] Il a été poignardé pendant un sommeil réparateur après qu'il a profané le vagin de Sophie. Je n'arrive pas à avoir de l'indulgence pour le mort ». ⁵³ Si la narratrice est loin de faire l'apologie du crime, le meurtre du violeur relève pas moins de la justice divine puisqu'il s'offre comme la réalisation du psaume 34 auquel elle fait allusion dans le récit : « Grâce à Dieu qui est juste et miséricordieux, le chien est tué. Il fallait écraser la tête du caïman [...] Sophie a fait ravalier à mon tortionnaire ses érections et son sperme pour l'éternité. Elle a néantisé le démon ». ⁵⁴ Pourtant, s'arrêter à ce niveau de signification de surface correspondrait à occulter la vision du monde de Bonono qui exalte le vivre-ensemble entre acteurs sociaux. C'est le sens qu'il faut donner à la libération pure et simple de Sophie, à l'instigation de son mari se reconnaissant fautif dans l'affaire, après son arrestation et son incarcération au quartier féminin A de la prison de Nkondengui. Cette arrestation illustre davantage la vision du monde de l'écrivaine : « le viol est un crime contre l'humanité comme la guerre et le terrorisme ». ⁵⁵ Mais pour Bonono, nul ne saurait se faire justice, même après un viol subi. Voilà pourquoi le crime de Sophie est fortement réprimé par la loi et sanctionné d'un emprisonnement ferme.

A bien relire les textes en examen, la constante qui s'y dégage est que toutes les femmes violées trouvent le moyen de repartir sous de riants auspices en décidant de rebâtir autrement leur vie. Certes, la petite Edna quitte les bancs mais elle se reconvertit en femme dynamique du marché dans *La Poupée ashanti*. De son côté, la rancœur nourrie par Fanny à l'endroit de son père dans *Sous la cendre, le feu*, s'estompe après une réconciliation familiale à la fin du roman. L'allégorie du mur fissuré que convoque le pasteur pour souder à nouveau les membres de la famille disloquée de Djibril, illustrent l'opportunité d'un vivre-ensemble pour apaiser les cœurs meurtris et enterrer la hache de guerre : « ensemble, essayons de réparer la brèche pratiquée dans le mur de notre édifice,

⁵³ BONONO. *Le Journal intime d'une épouse*, p. 87.

⁵⁴ BONONO. *Le Journal intime d'une épouse*, p. 87.

⁵⁵ BONONO. *Le Journal intime d'une épouse*, p. 87.

renforçons ce mur, et tout ira mieux, pour tous ».⁵⁶ Quant à l'héroïne de Ngo Iboum, après le traumatisme persistant qu'elle subit, elle entreprend une auto-thérapie consistant à rédiger un journal numérique aux chapitres 5 et 6 du roman. Le caractère inter-générique du roman se lit au mélange entre deux genres : la fiction et la chronique. Et c'est une femme libérée qui déclare : « j'ai trouvé un *modus vivendi* entre moi et moi-même. Je dois aller au bout de mes ambitions. Je dois agir ».⁵⁷ Par ailleurs, la littérature se révèle un adjuvant incontournable pour construire la paix de l'âme de l'héroïne de Ngo Iboum, montrant de ce fait qu'« écrire, c'est [...] désorganiser le monde pour tenter de le reconstruire en le repensant autrement ».⁵⁸ C'est dans cette logique qu'abreuvée à la source de son expérience de vie, la femme violée d'hier se mue en donneuse de leçons, celle qui prodigue de sages conseils aux éventuelles victimes : « je continue de mener ma vie du mieux que je peux comme une guerrière et non plus comme une victime, [...] L'écriture a vraiment été d'un grand secours pour moi au point où je puis dire que c'est elle qui m'a aidée dans mon processus de guérison ».⁵⁹

Conclusion

A tout prendre, la littérature se décline comme un moyen efficace pour dénoncer le mal aux fins de postuler le bien. Le mal que se chargent de réécrire les démiurges féministes sous la bannière du viol, pratique discriminatoire consistant en l'assujettissement de la femme dans une société phallocratique où sévit le mal dans toutes ses formes, se déploie comme une transgression de l'ordre social en matière de relations sexuelles entre individus. Rupture des tabous sexuels dans un contexte africain dominé par la pudeur, le viol témoigne de l'urgence à l'exorciser comme enfreinte de la liberté féminine dans la quête de l'autonomisation sexuelle au sein duquel la femme reste considérée comme un objet sexuel ambulante. Autant dire à cet égard que la littérature met à l'index le mal et revendique le bien au nom d'une complicité tacite qui fédère les deux paradigmes. C'est en raison de cela que les romanciers appellent de

⁵⁶ MPOUDI NGOLLE. *Sous la cendre, le feu*, p. 207.

⁵⁷ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 8.

⁵⁸ BARTHES. *Critique et vérité*, p. 33.

⁵⁹ NGO IBOUM. *Fleur brisée*, p. 115.

leurs vœux l'éthique de l'être-ensemble, un mode vertueux de conduite sociale, qui dessine les contours d'un monde nouveau au sein duquel le bien ne se laisse point phagocyter par le mal. En tant que première des victimes subissant le mal généré par l'homme, dans les textes analysés, la femme gagnerait d'une part à revêtir le diadème de la combattante acharnée et pugnace, qui renouvelle et intensifie au jour le jour son plaidoyer en vue du respect de ses droits et l'avènement d'une société humaniste plus respectueuse et plus équitable. D'autre part, les hommes contribueraient mieux à l'avènement du monde ainsi rêvé, en intégrant dans leurs modes de vie le postulat que la voix de la femme compte. De ce point de vue, il importait que la femme soit impérativement impliquée dans les chapitres concernant son existence, afin qu'elle devienne en tous points le sujet de sa propre histoire. De la sorte, elle mérite un regard de partenaire puisque sa présence dans le sillage social est indispensable dans la perspective d'impulser un partenariat homme-femme gagnant-gagnant pour le bien de tous.

Références

ARON, Paul ; SAINT-JACQUES, Denis ; VIALA, Alain. *Le Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF, 2002.

BÂ, Mariama, *Une si longue lettre*. Dakar : NEA, 2001.

BARBÉRIS, Pierre. La Sociocritique. In : _____ ; DE BIASI, Pierre-Marc ; BERGEZ, Daniel. *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*. Paris : Bordas, 1990. p. 121-153.

BARRET-KRIEGEL, Blandine. *Les Droits de l'homme et le droit naturel*. Paris : PUF, 1989.

BARTHES, Roland. *Critique et vérité*. Paris : Seuil, 1966.

BEAUVOIR, Simone De. *Le Deuxième sexe*. Paris : Gallimard, 1949.

BEBEY, Francis. *La Poupée ashanti*. Yaoundé : CLE, 1973.

BEBEY, Francis. *Le Fils d'Agatha Moudio*. Yaoundé : CLE, 1967.

BELGIQUE. Ministère de la Justice. *Code pénal*. Bruxelles : Deltombe, 1867.

- BEYALA, Calixthe. *Lettre d'une africaine à ses sœurs occidentales*. Paris : Spengler, 1995.
- BONONO, Angéline Solange. *Le Journal intime d'une épouse*. Yaoundé : SOPECAM, 2007.
- DOUBROVSKY, Serge. *Pourquoi la nouvelle critique : critique et objectivité*. Paris : Mercure de France, 1966.
- DUBOIS, Jean. La Sociologie de la littérature. In : DELACROIX, Maurice ; HALLYN, Fernand. *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*. Paris : Duculot, 1987. p. 288-313.
- DUCHET, Claude. *Sociocritique*. Paris : Nathan, 1979.
- GENETTE, Gérard. *Figures III*. Paris : Seuil, 1972.
- JOUBE, Vincent. *La Littérature selon Barthes*. Paris : Minuits, 1984.
- MENDOZE, Gervais. *La Prose romanesque de Ferdinand Oyono : essai de stylistique textuelle et d'analyse ethno-structurale*. Paris : Maury, 1984.
- MPOUDINGOLLE, Evelyne. *Sous la cendre, le feu*. Paris : L'Harmattan, 1990.
- MVOGO, Dominique. *Le Devoir de solidarité : pour une éthique de l'être-ensemble*. Yaoundé : PUCAC, 2009.
- NGO IBOUM, Francine. *Fleur brisée*. Paris : L'Harmattan, 2013.
- ORGANISATION INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE. *Egalité des sexes et développement : concepts et terminologie*. Paris : Jouve, 2002.
- ROBRIEUX, Jean-Jacques. *Rhétorique et argumentation*. Paris : Nathan, 2000.